



**HAL**  
open science

# Nerval et Gautier dans la Constantinople des Tanzimat : un regard décalé sur l'Ancien Régime et la Révolution

Vincent Mugnier

► **To cite this version:**

Vincent Mugnier. Nerval et Gautier dans la Constantinople des Tanzimat : un regard décalé sur l'Ancien Régime et la Révolution. Travaux & documents, 2023, Journée de l'Ancien Régime 2022, 59, pp.103-117. hal-04230960

**HAL Id: hal-04230960**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04230960>**

Submitted on 6 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Nerval et Gautier dans la Constantinople des *Tanzimat* : un regard décalé sur l'Ancien Régime et la Révolution

---

VINCENT MUGNIER  
DIRE, UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

## EPISTÉMÈ DE L'HISTOIRE ET PAS DE CÔTÉ ORIENTAL

J'ai entrepris de pénétrer jusqu'au cœur de cet ancien régime, si près de nous par le nombre des années mais que la Révolution nous cache<sup>1</sup>.

C'est ainsi qu'Alexis de Tocqueville présentait l'un des objectifs majeurs de son essai de 1856 *L'Ancien Régime et la Révolution*. Faisant écho au célèbre *De la démocratie en Amérique* publié en 1832, cet ouvrage majeur est l'occasion pour le philosophe d'identifier au premier chef « la connexité qui a pu exister entre les institutions de l'Ancien Régime et celles de la Révolution »<sup>2</sup> selon les termes de l'historien Camille Jullian. Or le souci d'établir un *continuum* entre ancienne et nouvelle société ne naît pas de Tocqueville : il est déjà présent dans les écrits des premiers historiens modernes comme Augustin Thierry<sup>3</sup> et il hante les préoccupations de nombreux hommes de lettres, notamment des *petits romantiques* qu'étaient Gérard de Nerval et Théophile Gautier. Dans un article de *La Charte de 1830* en date de 1836, le premier revendique un tel objectif :

Ce sera le rôle des plus grands esprits de savoir rattacher l'avenir progressif au passé glorieux ; de traverser, sans crainte et sans prévention, ce fleuve aux eaux sanglantes et sombres que la Révolution a fait couler entre deux siècles [...] <sup>4</sup>

Or, tandis que Tocqueville proclame sans équivoque son succès dans l'entreprise qui consiste à établir une relation de filiation entre ancienne société et

- 
- <sup>1</sup> Alexis de Tocqueville, « Avant-propos », *L'Ancien Régime et la Révolution*, Paris, Calmann-Lévy, Troisième éd. [1856], 1887, page III.
  - <sup>2</sup> Camille Jullian, « Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution* », *Extraits des historiens français du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1913, p. 424.
  - <sup>3</sup> Dans son *Récit des temps mérovingiens* de 1833, Augustin Thierry affirme s'être donné la tâche de façonner « la chaîne par laquelle l'ancienne civilisation se lie à la civilisation de nos jours » (cité par C. Jullian, *op. cit.*, « Introduction », p. xxix).
  - <sup>4</sup> Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, édition de Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, page 348. Désormais *NP/1*, II, III.

France révolutionnée<sup>5</sup>, ni Nerval ni Gautier ne semblent parvenir à porter sur l'histoire, partant sur l'Ancien Régime et la Révolution, un discours axiologiquement constant. La raison d'une telle indécision ? Tandis que Tocqueville adopte le point de vue distancié du sociologue<sup>6</sup>, les deux hommes de lettres lisent l'histoire au prisme des soubresauts d'une actualité politique révolutionnaire marquée par un alternat stérile entre les espoirs et les déceptions<sup>7</sup>. Aussi, chez l'un comme chez l'autre, la perception du temps historique est-elle aporétique, tendue entre deux tropismes mutuellement exclusifs : « phénomènes de *revenue* du passé qui viennent obstinément contredire la perception d'un temps historique linéaire et progressif »<sup>8</sup> chez l'aîné, « réaction de rejet absolu [face aux affaires de l'humanité] mais aussi une tentative contraire à la moindre apparence d'espoir politique »<sup>9</sup> chez le cadet. Si « [...] le XVIII<sup>e</sup> siècle dure toujours » comme aime à le rappeler Nerval et que la Révolution n'est pas encore véritablement terminée, c'est qu'il manque « le génie [...] qui, saisissant le vrai rapport des choses, rendrait le calme aux forces en lutte »<sup>10</sup>. Or, une telle aporie n'implique nullement un retrait définitif du politique chez Gautier ou Nerval ni un renoncement à interpréter l'histoire. À cet égard, le décentrement du regard en Orient, dans l'empire ottoman des *Tanzimat*<sup>11</sup> non révolutionné mais réformé, constitue un admirable contrepoint à l'histoire de France. L'objet du présent article consistera ainsi à analyser de quelle manière Nerval dans son *Voyage en Orient*, en 1851, Gautier dans

<sup>5</sup> « À mesure que j'avancais dans cette étude, je m'étonnais en revoyant à tout moment, dans la France de ce temps, d'avant 1789, beaucoup de traits qui frappent dans celle de nos jours. J'y trouvais une foule de sentiments que j'avais crus nés de la Révolution [...] J'y rencontrais partout les racines de la société actuelle profondément implantées dans ce vieux sol » (Alexis de Tocqueville, *op. cit.*, p. VII).

<sup>6</sup> Pour une analyse de la sociologie de Tocqueville, voir Christian Bégin, « Sociologie de la démocratie », *The Tocqueville Review / La Revue Tocqueville*, University of Toronto Press, vol. 33, 2012, p. 197-198.

<sup>7</sup> Pour ce qui regarde la pertinence de mettre en parallèle Gautier et Nerval, nous faisons nôtres ces réflexions d'Anne Geisler-Szmulewicz et Sarga Moussa : « Gautier et Nerval : au-delà des spécialisations, il était temps de s'ouvrir à des questions qui mettent en jeu une réflexion plus générale sur la façon dont l'histoire littéraire doit se repenser, en prenant en compte non seulement la connaissance, aussi documentée soit-elle, d'un seul auteur, mais aussi les liens étroits qu'il a pu entretenir avec tel ou tel écrivain de sa génération [...] », Anne Geisler-Szmulewicz, Sarga Moussa, introduction, *Gautier et Nerval, collaborations, solidarités, différences*, Bulletin de la société Théophile Gautier, n°38, Nîmes, Lucie édition, 2016, p. 11.

<sup>8</sup> Gabrielle Chamarat-Malandain et al., « Introduction », *Gérard de Nerval, histoire et politique*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 11.

<sup>9</sup> Paul Bénichou, *L'École du désenchantement*, Paris, Gallimard, « NRF », 1992, p. 504.

<sup>10</sup> G. de Nerval, *NP/II*, p. 1074.

<sup>11</sup> *Tanzimat* : pluriel du substantif arabe *tanzim* : mise en ordre, réorganisation. Cette appellation désigne les règnes des sultans Mahmoud II (1808-1839) et Abdul-Medjid 1<sup>er</sup> (1839-1861) caractérisés par une ouverture sans précédent à la culture européenne.

*Constantinople*, en 1853, révisent par l'entremise d'un Orient à la vertu synthétique<sup>12</sup>, le rapport à la fois antagoniste et dialectique entre Ancien Régime et Révolution. L'impossibilité déontique de choisir entre une perception cyclique du temps qui nierait la rupture révolutionnaire et une conception linéaire de l'histoire se traduit chez nos voyageurs, décentrés culturellement, par le refus structurel de choisir entre Orient et Occident. Or, si Nerval et Gautier s'inscrivent dans cette « indécision productive »<sup>13</sup> que Jean-Pierre Dubost et Axel Gasquet, dans *Les Orientés désorientés*, ont également identifiée chez Nietzsche, Segalen et Isabelle Eberhard, la confrontation *a priori* antagoniste entre Orient et Occident peut également déboucher sous leur plume sur une authentique *relation*, c'est-à-dire selon ces mêmes auteurs « ce qui naît depuis la rencontre et déplace les frontières réciproques de l'altérité »<sup>14</sup>. La gageure du présent article consistera à montrer que ces *chevauchements* interculturels vont également servir à penser *autrement* le lien historique perdu en France entre Ancien Régime et nouvelle société. En définitive, la relation dialectisée entre Orient et Occident, autorisée par le décentrement du regard, est le biais par lequel, en dépit d'inévitables contresens, peut être imaginée en décalé la cicatrisation de l'histoire de France.

## « LES FORCES EN LUTTE » DE PARIS À CONSTANTINOPLE

### Le problème du point de vue français

Dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, en 1856, Tocqueville déclarait :

[...] nous [sommes] placés aujourd'hui à ce point précis d'où l'on peut le mieux apercevoir et juger ce grand objet. Assez loin de la Révolution pour ne ressentir que faiblement les passions qui troublaient la vue de ceux qui l'ont faite, nous en sommes assez proches pour pouvoir entrer dans l'esprit qui l'a amenée et pour la comprendre. Bientôt, on aura peine à le faire, car les grandes révolutions qui réussissent, faisant disparaître les causes qui les avaient produites, deviennent ainsi incompréhensibles par leurs succès mêmes<sup>15</sup>.

<sup>12</sup> L'écrivain stambouliote Ahmet Hamdi Tanpınar affirme dans *Cinq villes* : « L'Istanbul d'autrefois était une ville de synthèse. Une multitude d'éléments d'importance variable y fusionnaient », A. H. Tanpınar, *Cinq villes*, éd. Française de Paul Dumont, Publisud, éd. Unesco, 1995 [1946], p. 40.

<sup>13</sup> Jean-Pierre Dubost, Axel Gasquet, *Les Orientés désorientés, déconstruire l'orientalisme*, Paris, éd. Kimé, 2013, p. 18.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>15</sup> A. de Tocqueville, *op. cit.*, p. 14.

Les mots du philosophe font singulièrement écho à ceux de Nerval chroniqueur littéraire commentant, en 1845, pour *Le Constitutionnel*, « Portraits du dix-huitième siècle » l'ouvrage de son collègue Arsène Houssaye :

« Le dix-huitième siècle n'est pas encore fini ! » écrivait Joseph de Maistre à l'époque de l'Empire, et l'histoire a prouvé qu'il avait raison. Nous avons assisté quinze ans aux dernières luttes animées par son esprit et par ses souvenirs, et nos pieds glissent encore sur ce sol nouveau qu'il nous a cédé. Nous venons à peine d'atteindre le moment où l'on peut parler de cette grande époque avec justice et impartialité, et de ceux qui sont morts sans craindre d'offenser les mourants. Vainqueurs et vaincus, bourreaux et victimes, tout a passé désormais sous la main égale du temps, et l'on se demande si ce qui fut longtemps l'effet d'un champ de supplices ne fut pas plutôt seulement un champ de bataille, où l'instrument de la mort passa de mains en mains [...]»<sup>16</sup>.

L'un et l'autre de ces textes posent la question de la distance adéquate à observer à l'endroit du « grand objet » qu'est la Révolution. Or, si l'essai de 1856 stipule que cette distance est optimale : « nous [sommes] placés aujourd'hui à ce point précis d'où l'on peut le mieux apercevoir [...] », l'article de 1845 manifeste beaucoup plus de réserves, multipliant les modalisateurs : « nos pieds glissent encore [...]. Nous venons à peine d'atteindre le moment où l'on peut parler de cette grande époque avec justice et impartialité [...] » (nous soulignons). La raison en est simple : Tocqueville, partisan de longue date de la démocratie et du libéralisme, ne statue pas sur le bien-fondé de la Révolution, qu'il tient pour un acquis irréfragable de l'histoire politique. Nerval, en revanche, dont la couleur politique n'est pas fixe<sup>17</sup>, se contente de développer une série d'antithèses (« Vainqueurs et vaincus, bourreaux et victimes [...] ») sans affirmer son opinion de manière tranchée. A l'instar d'Augustin Thierry ou de Pierre-Simon Ballanche, Nerval tient en effet l'histoire pour la lutte entre deux « races différentes »<sup>18</sup> et les révolutions

<sup>16</sup> *NPI*, p. 897.

<sup>17</sup> Françoise Sylvos synthétise pertinemment ces éléments contradictoires : « Sa foi en la mission du génie, ses réserves épisodiques à l'égard du peuple l'incitent nécessairement à réaliser une synthèse entre deux positions contradictoires vers lesquelles il a été tour à tour attiré : une réaction monarchiste teintée d'élitisme, un libéralisme virant au rouge », Françoise Sylvos, *Nerval ou l'antimonde, discours et figures de l'utopie, 1826-1855*, p. 20.

<sup>18</sup> Nerval, s'inspirant manifestement d'Augustin Thierry, évoque cette lutte entre « races différentes » dans la nouvelle *Angélique* ainsi qu'en attestent ces propos : « La lutte de deux races différentes est évidente surtout dans les guerres de la Ligue » (*NPI III*, page 504.) Thierry tenait l'antagonisme des races comme le moteur de l'histoire : « Nous croyons être une nation, et nous sommes deux nations sur la même terre, deux nations ennemies dans leurs souvenirs, inconciliables dans leurs projets : l'une a autrefois

contemporaines comme les révélateurs, au sens chimique du terme, des révolutions passées, notamment de la Révolution française<sup>19</sup>. Dans l'appendice du *Voyage en Orient* publié dans la *Revue des deux mondes* en 1847, Nerval enchérit sur une tonalité nettement plus grave : « Ne [...] reconnaît-on pas [dans notre siècle] le mélange le plus incohérent d'opinions politiques, sociales et religieuses qui se soit vu depuis la décadence romaine ? Ce qui manque, c'est un génie multiple, capable de donner un centre à toutes ces fantaisies égarées »<sup>20</sup>. La politique, alternat de révolutions et de récupérations bourgeoises (en 1830) ou autocratiques (à partir de 1850)<sup>21</sup> ne parvient pas à structurer le temps, c'est-à-dire à le moraliser. En d'autres termes, sans l'intelligibilité de la politique contemporaine, laquelle donnerait soit définitivement sens à la Révolution, soit au contraire la condamnerait, l'histoire devient aléatoire, aberrante. Une telle illisibilité du sens de l'histoire est également perceptible chez Gautier. D'un côté, défenseur de la thèse de la gratuité de l'art dans la préface des *Jeunes-France*, il fustige l'inutilité brutale de toute révolution : « Qu'est-ce qu'une révolution ? Des gens qui se tirent des coups de fusil dans une rue [...] ; ceux qui restent dessus mettent les autres dessous. [...] Le premier drôle venu grimpe furtivement au trône, et s'assoit dans la place vide »<sup>22</sup>. De l'autre, il n'en affirme pas moins, notamment après la révolution de février 1848, son adhésion à la modernité et au progrès : « [...] nous ne poussons pas, au milieu d'un siècle, le plus grand que les évolutions des temps aient amené, des gémissements élégiaque-romantiques, et nous comprenons, quoiqu'artiste, la beauté de notre époque [...] »<sup>23</sup>. En définitive, tant pour Nerval que pour Gautier, les mânes de l'Histoire réclamant encore justice, l'Ancien Régime ou encore le XVIII<sup>e</sup> siècle ne s'est pas refermé.

### Décentrement de la question en Orient

Tandis que l'antagonisme des « forces en lutte » confine à l'aporie en Occident, le *vieil* Orient, tenu, selon une métaphore éculée, pour figé dans son immobilisme, ne pourrait-il incarner paradoxalement les valeurs inchangées de l'Ancien Régime français ? Tel est bien le défi que lance Nerval voyageur à l'Égypte : « Voyons si les splendeurs et les croyances de l'islam repeupleront suffisamment la double solitude du désert et des tombes, ou s'il faut pleurer encore

---

conquis l'autre », Augustin Thierry, *Dix ans d'études historiques*, Paris, Éditions Firmin-Didot, 1883 (1<sup>re</sup> édition 1835), p. 257-258.

<sup>19</sup> Augustin Thierry affirmait en 1835 : « C'est une chose profondément vraie, et le meilleur commentaire pour l'histoire du passé se trouve dans les révolutions contemporaines », *op. cit.*, p. 438.

<sup>20</sup> *NPI II*, p. 1638.

<sup>21</sup> Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la Seconde République le 11 décembre 1848, il met à exécution son coup d'état le 2 décembre 1851.

<sup>22</sup> T. Gautier, Préface des *Jeunes-France*, éd. Jasinski, Flammarion, 1974, p. 33.

<sup>23</sup> Id., « Le Palais de Cristal : Les Barbares », *Caprices et zigzags*, Paris, Victor Lecou, 1852, p. 246-247.

sur un poétique passé qui s'en va ? »<sup>24</sup>. Or, l'Orient arabo-ottoman, à l'instar de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, est en plein changement, en particulier pour ce qui concerne l'Empire Ottoman, entré dans l'ère des *Tanzimat*, c'est-à-dire des réformes politico-juridiques sous l'influence européenne comme le précise Robert Mantran :

Les yeux fixés sur l'Europe, l'État ottoman cherche son salut dans le décalquage des modèles que celle-ci offre en pâture<sup>25</sup>.

Constantinople, en particulier, mi-partie orientale, mi-partie européenne, semble transposer dans l'espace, en synchronie, la fracture diachronique française mettant aux prises Ancien Régime et nouvelle société. La métropole de Constantinople est en effet divisée en trois cités géographiquement distinctes : Péra l'Européenne, « le quartier franc, le seul que les Européens puissent habiter »<sup>26</sup>, Stamboul, également sise en Europe, ville musulmane mais menacée dans ses fondements identitaires, tandis que, située symboliquement en Asie sur l'autre rive du Bosphore, Scutari apparaît comme le « refuge des vieux musulmans »<sup>27</sup> où « la réforme ne semble pas [...] avoir pénétré »<sup>28</sup>. De manière schématique, l'espace ainsi polarisé joue sur un contraste binaire : d'un côté la puissance montante des idées européennes, de l'autre la persistance du vieil Islam, une telle sémantisation de l'espace servant de support à l'expression des incertitudes idéologiques de nos voyageurs. Guy Barthélémy en résume les enjeux : « La réforme est louée pour son progressisme, honnie pour son costume européanisé »<sup>29</sup>. Du côté de l'éloge, Nerval loue notamment la tolérance des Turcs, phénomène récent né des *Tanzimat*. Se dessine ainsi chez le voyageur une incontestable dilection pour Péra et ses faubourgs, emblèmes d'un empire réformé favorisant le cosmopolitisme et la tolérance.

Ce mélange de civilisation et de traditions byzantines n'est pas le moindre attrait de ces nuits joyeuses qu'a créées le contact actuel

---

<sup>24</sup> *NPI II*, p. 335.

<sup>25</sup> Robert Mantran, *Histoire de l'empire ottoman*, Paris, Fayard, 2003, p. 459. Dans l'appendice du *Voyage en Orient*, Nerval résume la nature de ces changements : « Le mécanisme des institutions turques est [...] entièrement changé depuis l'organisation nouvelle que l'on appelle Tanzimat et qui devient la réalisation longtemps désirée du hattî-chérif de Gul-Hané. Aujourd'hui la Turquie est assurée d'un gouvernement régulier et fondé sur l'égalité complète des sujets divers de l'empire », *NPI II*, p. 839.

<sup>26</sup> T. Gautier, *op. cit.*, p. 105. On relèvera la pique indirecte adressée à Nerval implicitement taxé d'affabulation, lequel semble pourtant effectivement s'être établi à Stamboul dans un caravansérail ainsi que le prouve une lettre à son père (*NPI I*, p. 1404).

<sup>27</sup> G. de Nerval, *op. cit.*, p. 664.

<sup>28</sup> T. Gautier, *op. cit.*, p. 183.

<sup>29</sup> G. Barthélémy, *op. cit.*, p. 3.

de l'Europe et de l'Asie, dont Constantinople est le centre éclatant, et que rend possible la tolérance des Turcs<sup>30</sup>.

Selon la même ligne idéologique, le fanatisme musulman est fustigé tant par Nerval que par Gautier. Le premier déplore notamment la décapitation de l'Arménien Owaghian, coupable d'apostasie ; le second évoque dans le chapitre XXI de *Constantinople* les incendies causés dans Péra par des intégristes musulmans en novembre 1852. Au rebours de ce constat favorable à la dimension socio-politique des *Tanzimat*, nos deux auteurs n'en déplorent pas moins l'affadissement du costume et l'européanisation des mœurs. Révélatrice est cette description brossée par Gautier d'« un pacha se rendant à Gallipoli » : « Il était vêtu de l'affreux costume du Nizam, le fez rouge et la redingote bleue boutonnée droit »<sup>31</sup>. En revanche, le même auteur exprime une admiration sans faille pour les anciens costumes d'*Elbivei-atika*, ou encore le trône en forme de divan ou de lit du palais de Topkapi. Aussi Gautier de prononcer ce jugement sans appel : « Les barbares seuls ont le secret de ces orfèvreries merveilleuses, et le sens de l'ornement semble se perdre, on ne sait pourquoi, à mesure que la civilisation se perfectionne »<sup>32</sup>. Le constat est le même chez son ami et collègue :

La réforme, qui a coiffé l'Osmannien du tarbouch et l'a emprisonné d'une redingote boutonnée jusqu'au col, a amené aussi, dans les habitations, la sobriété d'ornement où se plaît le goût moderne<sup>33</sup>.

De la même manière qu'en France les valeurs emblématiquement attachées au passé et au présent ne s'articulent pas mais s'opposent sans qu'aucune dialectisation ne soit envisageable, dans l'Empire ottoman, Orient et Occident semblent former une « antithèse durcie »<sup>34</sup> selon la formule célèbre d'Albert Memmi. Or, il n'est possible qu'au prix d'une aporie de distinguer arbitrairement entre le politique et l'esthétique, lesquels domaines sont intimement articulés. La preuve en est la description du Bezestin, bazar des armes, par Gautier :

Le bazar des armes peut être considéré comme le cœur même de l'Islam. Aucune des idées nouvelles n'a franchi son seuil ; le vieux parti turc y siège gravement accroupi, professant pour les chiens de chrétiens un mépris aussi profond qu'au temps de Mahomet II. Le

---

<sup>30</sup> G. de Nerval, *NP/II*, p. 634.

<sup>31</sup> T. Gautier, *op. cit.*, p. 95.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 332.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 630.

<sup>34</sup> « La fameuse et absurde opposition Orient-Occident », cette « antithèse durcie, qui érigeait ainsi une barrière définitive entre lui (le colon) et le colonisé », Albert Memmi, *Portrait du colonisé* [1957], Paris, Pauvert, 1966, p. 184.



temps n'a pas marché pour ces dignes Osmanlis qui regrettent les Janissaires et l'antique barbarie, peut-être avec raison<sup>35</sup>.

Nul doute que le *Bezestïn* ne représente pour Gautier la quintessence stéréotypée et idéalisée d'un Islam qui allierait indissolublement barbarie, fanatisme et beauté, ainsi qu'en témoigne la présence des symboles les plus radicaux de la tradition ottomane : Mahomet II, conquérant de Byzance en 1453, puis, d'une actualité bien plus sensible, le corps des Janissaires, massacrés par le sultan réformateur Mahmoud II en 1826. Or, ce lieu idéal fermé, utopique, est structurellement incompatible avec l'intrusion du *giaour*<sup>36</sup> qui, par sa seule présence, le menace dans son intégrité comme le prouve l'insulte « chiens de chrétiens » proférée au style indirect libre. Le rêve esthétique d'un Orient barbare ne doit son existence qu'aux réformes, donc à l'Orient occidentalisé qui a autorisé le contact des cultures. En d'autres termes, la tradition orientale convoitée (esthétique) est incompatible avec la présence (politique) du sujet européen qui en symbolise la destruction.

La difficile dialectisation entre Orient et Occident, cette « antithèse durcie » selon la formule d'Albert Samain, semble donc répondre terme pour terme à l'antithèse incompressible, indépassable, entre Ancien Régime et Révolution. Or, un tel constat souffre un certain nombre d'exceptions, essentielles pour notre propos, lequel consiste à penser que les *branchements*<sup>37</sup> ou encore les *chevauchements* entre l'Orient et l'Occident, selon la définition qu'en a donnée Edward Saïd dans la préface de 2003 de l'édition française d'*Orientalism*, permettent par effet de miroir d'envisager de cicatriser le temps historique français.

Loin du choix des civilisations, nous devons nous concentrer sur un long travail en commun de cultures qui *se chevauchent*, empruntent les unes aux autres et cohabitent de manière bien plus profonde que ne le laissent penser des modes de compréhension réducteurs et inauthentiques<sup>38</sup>.

---

<sup>35</sup> T. Gautier, *op. cit.*, p. 165.

<sup>36</sup> « Giaour » est un terme de mépris qui désigne les non-Musulmans dans l'Empire ottoman.

<sup>37</sup> Nous renvoyons au distinguo proposé par Jean-Loup Amselle entre métissages et branchements : « Le métissage des cultures induit l'idée de cultures d'origine alors que l'idée de branchement cherche à casser toute idée de cloisonnement et d'étanchéité », Jean-Loup Amselle, « Du Métissage au branchement des cultures », Luc Gwiazdzinski [dir.], *L'hybridation des mondes. Territoires et organisations à l'épreuve de l'hybridation*, Elya Éditions, 2016, p. 45-52. Le concept de branchement est parfaitement adapté à notre problématique dans la mesure où il est question de dépasser les essentialismes Orient/Occident mais aussi Ancien Régime/nouvelle société.

<sup>38</sup> Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil [1978], trad. C. Malamoud, p. 9.

## BRANCHEMENTS INTERCULTURELS ET VERTIGES HISTORIQUES

## Détours nervaliens

Il existe au sein du *Voyage en Orient* nervalien des exceptions à cette règle qui consiste à traduire en synchronie, par l'antithèse Orient/Occident, l'irréductible fracture diachronique Ancien Régime/Révolution. Très notable est l'exemplarité du cheikh Abou-Khaled, personnage fictif inventé par Nerval dans la perspective d'un déplacement des fractures binaires. Selon le consul français au Caire cité par le narrateur :

C'est tout à fait [...] un homme du temps passé. La *réforme* lui est odieuse, et pourtant il est difficile de voir un esprit plus tolérant. Il appartient à cette génération d'Arabes philosophes, *voltairiens* même pour ainsi dire, toute particulière à l'Égypte, et qui ne fut pas hostile à la domination française<sup>39</sup>.

Comment comprendre ce paradoxe souligné par l'adverbe *pourtant* ? Le préjugé du lecteur eurocentré consisterait à amalgamer réforme (c'est-à-dire la *Nabda*, version égyptienne des *Tanzimat*) à la tolérance voltairienne. Or, tel n'est justement pas le cas. Toute la finesse du narrateur nervalien consiste à redéfinir, décalé en Orient, le concept de tolérance hérité des Lumières françaises. Certes, c'est un certain littéralisme/obscurantisme musulman que combat le cheikh, représenté par les « ulémas qui relisent un petit nombre de mêmes livres », mais comment intégrer au concept de tolérance la dilection du cheikh nostalgique pour les « illustres poèmes d'Antar ou d'Abou-Zeyd » ou encore les légendes préislamiques relatives aux pyramides ? Très subtilement, Nerval révisé le concept de tolérance, rattachable *a minima* à son origine française dix-huitiémiste par son opposition aux dogmes monothéistes, en lui adjoignant une dimension radicalement païenne, laquelle représenterait une alternative heureuse entre deux repoussoirs : la tradition religieuse musulmane allogène à l'Orient, d'une part, la « science », d'autre part, concept européen qui, indépendamment des progrès humanitaires qui en découlent, conduisent l'Orient en voie d'acculturation à s'aligner mimétiquement sur l'Occident. En définitive, Nerval, par l'entremise d'une transposition en Orient, fait traverser au terme très chargé idéologiquement de *tolérance* la fracture des siècles en en gauchissant singulièrement le sens, lequel glisse subrepticement, furtivement, du côté du paganisme. Très significatives sont les ultimes lignes du *Voyage en Orient* où se succèdent, comme pour insinuer une analogie, panthéisme et tolérance :

Oui, je me suis senti païen en Grèce, musulman en Égypte, panthéiste au milieu des Druses et dévot sur les mers aux astres-dieux

<sup>39</sup> *NPI II*, p. 361.

de la Chaldée ; mais à Constantinople, j'ai compris la grandeur de cette tolérance universelle qu'exercent aujourd'hui les Turcs<sup>40</sup>.

Si l'on élargit l'analyse à l'ensemble de l'œuvre nervalienne, un tel détour, de tels *chevauchements* peuvent également être éclairés par l'intertextualité des philosophes idéologues Volney et Charles-François Dupuis<sup>41</sup>. Ces deux autorités apparaissent notamment dans un écrit nodal de l'œuvre nervalienne : *Le Temple d'Isis*, en 1845. Charles Dupuis dont Volney fut le disciple, célèbre notamment pour avoir publié *L'Origine de tous les cultes* en 1795, travailla à démontrer que toutes les religions provenaient de l'adoration des phénomènes naturels, y compris le christianisme :

[...] tous les hommes de tous les pays, dès la plus haute antiquité, n'ont eu d'autres dieux que les dieux naturels, c'est-à-dire le monde et ses parties les plus actives et les plus brillantes, le ciel, la terre, le soleil, la Lune, les planètes, les astres fixes, les éléments, et en général tout ce qui porte le caractère de cause et de perpétuité dans la nature<sup>42</sup>.

Foin du christocentrisme, une telle approche s'inscrit dans la désacralisation et le décentrement de la parole biblique, ainsi qu'en atteste cette affirmation polémique :

[...] tous les agents de l'imposture religieuse ont tenu l'homme dans la plus honteuse dépendance de leur pouvoir, et l'ont bercé des espérances les plus chimériques. Il n'est pas un point sur la terre où il ait pu se cacher assez, pour échapper aux illusions et au prestige dont ces charlatans environnent tous ceux qui prêtent l'oreille à leurs promesses mensongères<sup>43</sup>.

Le texte de la nouvelle *Isis* précise la manière dont Nerval prend comme point de départ la pensée des Idéologues pour la dépasser :

Je songeais à ce magnifique préambule des Ruines de Volney, qui fait apparaître le génie du passé sur les ruines de Palmyre, et qui n'emprunte à des aspirations si hautes que la puissance de détruire

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 791.

<sup>41</sup> Voir à ce propos l'étude d'Adriana Chimu Harley dont nous sommes redevable pour cette section, « Nerval et les idéologues Volney et Dupuis », *Gérard de Nerval, histoire et politique, op. cit.*, p. 33-47.

<sup>42</sup> Charles-François Dupuis, *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, Paris, H. Agasse, 1798, p. 376.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 429.

pièce à pièce tout l'ensemble des traditions religieuses du genre humain<sup>44</sup>.

Si notre auteur reprend la méthode de Volney et Dupuis, c'est-à-dire le comparatisme religieux, ce n'est donc pas pour discréditer le christianisme, mais pour l'enchâsser au sein d'un panthéon universel :

Si la chute successive des croyances conduisait à ce résultat, ne serait-il pas plus consolant de tomber dans l'excès inverse et d'essayer de se reprendre aux *illusions* du passé ?

L'axiologie négative du terme « illusions », tel que Dupuis l'emploie, est dépolarisée paradoxalement par Nerval à l'instar de l'usage qu'il fera plus tard du terme « chimères ». Du nihilisme religieux des idéologues dont l'objectif majeur est de saper l'autorité biblique, Nerval ouvre sur le panthéisme du XIX<sup>e</sup> siècle, qui en est pour ainsi dire l'antonyme. C'est encore une fois dans le *vieil* Orient que se trouve la tradition dont la nouvelle société française pourra se doter, passé allo-gène à l'Europe, alternatif à l'irreligiosité prêtée à certaines Lumières. Le comparatisme critique des Lumières trouve son dépassement dans le drusisme, religion que Nerval découvre au Liban mais qui consonne singulièrement avec le panthéisme, mouvance philosophicoreligieuse particulièrement en vogue durant la Monarchie de Juillet<sup>45</sup>. Loin de toute précision dogmatique – que Nerval pouvait néanmoins connaître via la lecture d'Isaac Silvestre de Sacy<sup>46</sup> –, le diariste du *Voyage* en opère une définition outrageusement généralisatrice : « [...] la croyance des druses n'est qu'un syncrétisme de toutes les religions et de toutes les philosophies antérieures »<sup>47</sup>. Plus abstraite encore, cette définition extraite du *Catéchisme des Druses*, dans l'appendice du *Voyage* :

En quoi consiste la vraie religion des prêtres druses ? C'est le contrepied de chaque croyance des autres nations ou tribus<sup>48</sup>.

De la contre-religion des Lumières, synonyme d'un monde vidé de la superstition, Nerval ouvre sur l'utopie d'une religion universelle où l'espace, la matière, sont littéralement saturés de la présence divine. On pourra néanmoins se demander si une telle foi, qui entend conjurer la mort des religions et l'athéisme, ne confine pas en définitive au vide à force d'abstraction. À ce titre, le commen-

<sup>44</sup> *NPI* III, p. 619.

<sup>45</sup> Voir à ce sujet l'article éclairant de Brian Juden, « Visages romantiques de Pan », *Romantisme*, n°50, 1985, p. 27-40.

<sup>46</sup> Notamment à travers *Exposé de la religion des druzes*, dont Nerval avait tiré partie dans sa composition de l'*Histoire du Calife Hakem*, Antoine-Isaac Silvestre de Sacy, *Exposé de la religion des druzes*, Paris, Imprimerie royale, 1838.

<sup>47</sup> *NPI* II, p. 514.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 833.

taire de Madame Bonhomme, personnage fictif du *Voyage en Orient*, est tout sauf anodin : « Quand on croit à tout, on ne croit à rien »<sup>49</sup>.

Le détour par l'Orient aura eu pour fonction de tenter de dialectiser les concepts *a priori* antagonistes d'Ancien Régime et de Révolution. Subrepticement, les Lumières françaises (la tolérance, l'esprit critique antidogmatique) dont procède la société révolutionnée sont recatégorisées par Nerval comme valeurs traditionnelles ottomanes au prix d'un gauchissement notable : le déisme/athéisme qui *écrase l'infâme* se mue en panthéisme « Dieu est dans tout ». Cette manière, insolite, problématique, de renouer la chaîne des temps est typique de cette esthétique nervalienne que Bertrand Marchal a qualifiée de chimérique :

L'art poétique nervalien se place sous le signe de la chimère dans la mesure même où, récusant le mythe d'une création *ex nihilo*, il ne crée des formes inconnues que par accouplement incongru d'éléments préexistants<sup>50</sup>.

### Hybridités esthétiques et poétique du récit historique chez Gautier

En ce qui concerne Gautier, ce dernier n'a pas de mots assez durs pour fustiger l'abatardissement du style stambouliote au contact de l'utilitarisme industriel européen, notamment quand il provient de l'Angleterre contemporaine. La beauté naturelle de petites filles orientales est comme profanée par leurs vêtements importés d'Europe : « robe de rouennerie », « caftan de drap anglais » que le voyageur qualifie de « monstruosités modernes »<sup>51</sup>. Si le produit culturel européen est de provenance contemporaine, alors il est hautement stigmatisé. Quand il provient de l'Ancien Régime et qu'il est interprété selon la mode orientale, alors une telle hybridité est soumise à un traitement bien plus positif, de la même manière que Nerval, sur le plan des idées, enrichit en les *chimérisant* les valeurs de l'ancienne société. Gautier rapproche ainsi le style en vigueur dans le palais moderne de *Beşiktaş* à Istanbul du *plateresco* espagnol, lequel désigne un style architectural du seizième siècle caractérisé par la profusion des détails et l'entrelacs des influences gothiques et renaissantes. Gautier décrit ainsi la façade du palais de *Beşiktaş* :

Il se compose d'un grand corps de bâtiment et de deux ailes. Dire à quel ordre d'architecture il appartient serait difficile ; il n'est ni grec, ni romain, ni gothique, ni renaissance, ni sarrasin, ni arabe, ni turc, il se rapproche de ce genre que les Espagnols nomment *plateresco*, et qui fait ressembler la façade d'un monument à une

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 517.

<sup>50</sup> Gérard de Nerval, *Les Chimères, La Bohème galante, Petits châteaux de Bobême*, éd. Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, 2005, p. 308.

<sup>51</sup> T. Gautier, *op. cit.*, p. 164.

grande pièce d'orfèvrerie pour le luxe compliqué des ornements et la folle recherche des détails<sup>52</sup>.

Cette qualification apophasique est complétée quelques lignes plus loin d'une définition généralisatrice, le voyageur évoquant la « façade hybride où les styles de tous les temps et de tous les pays forment un ordre composite [...] », l'art universel de Gautier faisant écho au panthéisme nervalien. En outre, au sein de ce palais dont l'architecte est l'Arménien Garabet Amira Balyan, sont juxtaposés des motifs typiquement orientaux, telle la salle de bains du sultan « une petite merveille que ne déparerait pas les plus féériques architectures des Mille et une Nuits » et des poncifs européens révisés par le néoclassicisme français à l'instar du « salon Louis XIV peint et construit à Paris par Séchan ». À l'inverse du produit industriel duplicable à l'infini sur toute la surface du globe, l'œuvre artisanale inspirée de l'Ancien Régime français tire sa valeur d'une double plus-value : la réinterprétation de l'Ancien Régime par la modernité ; la réinterprétation de l'art européen par l'Orient.

Si l'esthétique de Gautier apparaît comme l'emblème idéal d'une médiation transculturelle et transhistorique, l'histoire est-elle soumise chez lui à un même traitement, c'est-à-dire dialectique ? Si en France l'impossibilité de conférer une signification pérenne et à l'actualité et à l'histoire constitue une aporie, qu'en est-il vu de Constantinople ? Nous voudrions montrer ici de quelle manière Gautier propose, en dramatisant les événements contemporains et en les mettant en relation avec des événements passés, sa réflexion métahistorique personnelle. Quand il séjourne à Constantinople de juin à août 1852, et surtout quand il rédige pour l'*Illustration* son récit de voyage de mars à juillet 1853, la guerre de Crimée fait rage, mettant aux prises d'un côté une coalition franco-britannico-ottomane, de l'autre la Russie. Une telle conflagration est l'occasion pour Gautier de s'interroger sur le sens de l'histoire, c'est-à-dire sur les facteurs complexes qui confèrent à un fait le statut d'événement<sup>53</sup>. À ce titre, si nous avons jusqu'à présent développé les conséquences de la *réforme* ottomane (Les *Tanzimat*), il faut évoquer à présent un événement que, toutes proportions gardées, il est possible de qualifier de *révolution* : le massacre des Janissaires le 16 juin 1826. Ce corps de garde célèbre, emblématique de la tradition la plus ancienne, ayant souvent été à l'origine de troubles politiques, notamment de la déposition du sultan réformateur Sélim III, fut en effet massacré à cette date par les troupes de Mahmoud II dans l'*Et-Meidan* de Stamboul, à la suite d'une sédition. Cet événement – que les historiens tiennent pour l'acte augural des *Tanzimat* – est mis en regard par Gautier avec les événements contemporains, c'est-à-dire la Guerre de Crimée, acte majeur de la Question d'Orient où pourrait bien se jouer le sort de l'Empire ottoman :

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 339.

<sup>53</sup> Voir à ce propos Paul Ricœur, *Temps et récit I*, Paris, Seuil, 1983, p. 243-384.

Cette terrible extermination fut-elle un bien ou un mal au point de vue politique ? – Mahmoud, en tuant ce grand corps, n'éteignit-il pas une des forces vives de l'État, un des principes de la nationalité turque ? Le progrès matériel accompli remplacera-t-il efficacement l'ancienne énergie barbare ? Dans le crépuscule qui se fait au déclin des empires, le flambeau de la raison vaut-il mieux que la torche du fanatisme ? Nul ne peut le dire encore. Mais des événements que tout le monde est à même de prévoir auront bientôt décidé la question, et l'œuvre de Mahmoud pourra être définitivement jugée<sup>54</sup>.

Admirable est l'alternative augurale, laquelle met en abyme la relativité éthique de la politique. De la même manière qu'en France, les révolutions qui ont émaillé le XIX<sup>e</sup> siècle révèlent le sens de la Révolution de 1789, la guerre de Crimée définira l'axiologie encore indéterminée du massacre des Janissaires. Loin de s'inscrire dans une pensée monologique, Gautier refuse ici résolument de se positionner. Cas d'école, alors que quelques pages auparavant, il louait l'événement ayant mis fin à cette « milice indisciplinée », il semble ici s'extraire de sa propre polarisation culturelle, laissant au hasard des armes le soin de déterminer le bien-fondé d'un tel événement. Vertigineusement est alors mise en abyme la manière dont s'écrit l'histoire, scepticisme non plus anxiogène comme le vivait Nerval en France, mais porteur au contraire de la sagesse du sceptique, *epochè* dépassant l'angoisse par l'ataraxie. Vertige également d'un régime narratif spécifique alors en gestation : le reportage de guerre, dont les événements de Crimée marquent l'acte de naissance<sup>55</sup>. Alors qu'anxieusement Nerval ou Thierry demandaient en Europe une résolution de l'histoire, apaisement des « forces en lutte », Gautier, en habile feuilletoniste, joue en Orient avec « l'incomplétude, moteur narratif puissant »<sup>56</sup>, qui est en passe de devenir l'un des ressorts majeurs du récit moderne. L'angoisse face à l'inachèvement de l'histoire est alors transcendée par une poétique et une stylistique du vertige et du suspens.

### TRIANGULATION, DIALECTISATION, SUBVERSION

Jean-Loup Amselle définit la triangulation comme « le recours à un élément tiers [afin] d'exprimer [l']identité culturelle »<sup>57</sup>. Telle est bien la fonction du détour par l'Orient pour Nerval et Gautier, qui permet non seulement de dialectiser l'antithèse Orient-Occident mais aussi, dans le même temps, de combler le fossé séparant l'Ancien Régime de la Révolution. Les concepts tels que la

<sup>54</sup> T. Gautier, *op. cit.*, p. 356.

<sup>55</sup> Voir à ce propos Michaël Palmer, « William Russel, du "travelling gentleman" au "special correspondent" », 1850-1880 », *Le Temps des médias*, n°4, 2005, p. 34-49.

<sup>56</sup> Voir « Le Feuilleton médiatique : un récit en devenir », Françoise Revaz, *Introduction à la narratologie*, Bruxelles, De Boeck, 2009, p. 167-192.

<sup>57</sup> Luc Gwiazdzinski, *op. cit.*, p. 50.

tolérance, la critique antidogmatique ou encore l'esthétique plateresque sont ainsi *subvertis*, repassant comme en contrebande le fleuve de la Révolution, maquillés, *réformés* aux couleurs orientales, le passé ottoman paraissant porteur d'une leçon pour le présent français. Ce détour par l'Orient permet également de mettre en scène, donc de sublimer l'inachèvement de l'histoire, une stylistique de l'effroi aux accents presque pascaliens se substituant à l'angoisse ontologique du vide. *L'apocalypse* orientale a donc pour vertu de transcender les clivages binaires, les « choix de civilisation » ou d'ères culturelles afin d'ouvrir sur des voies philosophiques, culturelles ou esthétiques inédites, qui « déplace[nt] les frontières réciproques de l'altérité »<sup>58</sup>. Il est très significatif de constater que de tels *chevauchements* étaient également à l'œuvre à la même période du côté ottoman, au sein de la société réformée des *Tanzimat*. La culture européenne, notamment issue de l'Ancien Régime, se retrouvait, elle aussi, passée en contrebande, acclimatée aux couleurs de l'Islam afin de la rendre acceptable à la société déjà semi-acculturée de la Constantinople de ce temps ainsi que l'illustre Tanpınar dans *Cinq villes* : « Aussitôt qu'elle pénétrait dans le cadre bâtard d'un salon turc, avec son ottomane de style Louis XV, ses miroirs, ses pots de fleurs, sa marquise et ses coussins bordés de fine baptiste, la pendule rococo importée d'Angleterre devenait musulmane, car elle comptait des heures totalement façonnées par l'Islam [...] »<sup>59</sup>.

---

<sup>58</sup> Jean-Pierre Dubost, Axel Gasquet, *op. cit.*, p. 8.

<sup>59</sup> A.H. Tanpınar, *op. cit.*, p. 41.